

INTRODUCTION

La France, au relief très varié, possède un important domaine souterrain naturel, puisque de grandes étendues de son territoire sont composées de roches karstifiables, essentiellement des calcaires d'âge primaire ou secondaire. Ces abris, grottes, cavernes, ont fait l'objet d'une fréquentation continue par l'homme, fréquentation qui se confond avec l'origine de l'homme lui-même. Parallèlement, et très anciennement aussi, ces terrains ont été exploités pour l'extraction de matériaux, comme les mines et, pour ce qui nous intéresse ici, comme les carrières. Également, des souterrains aux usages multiples ont été creusés et continuent de l'être, comme les galeries de métro dans les grandes villes. On voit donc que le monde souterrain au sens large est immense. Dans cette deuxième édition de « Survivance de l'art pariétal », nous y avons ajouté les extensions importantes en relation avec la notion de « paroi » telle qu'expliquée dans l'Avant-propos.

À travers les vestiges (objets enfouis ou abandonnés sur place), les traces d'aménagement de l'espace, les empreintes de pas, de mains, d'outils et les représentations tracées sur les parois, transparaît la relation privilégiée entre l'homme et ce monde souterrain et le rocher. Cette relation est teintée d'une forte ambiguïté, répulsion devant un inconnu ténébreux, refuge de puissances mystérieuses, et l'attrait en direction d'une *terra incognita*, illustré parfaitement par les modernes spéléologues, les explorateurs de carrières et de catacombes.

Cependant, la fréquentation du monde souterrain n'a jamais cessé, notamment par l'intérêt économique. Outre l'habitat, l'homme a recherché dans les profondeurs, l'eau, les minéraux ; il s'y est adonné à des pratiques réprimées en surface et a servi de refuge aux marginalisés et aux persécutés. On peut donc affirmer que le monde souterrain est le complément de l'espace humanisé. Cette notion, qui peut paraître étrange pour un habitant des villes, est une évidence pour l'agriculteur des plateaux calcaires qui remise sa charrette sous l'auvent d'une grotte, ou l'exploitant de champignonnière, ou encore le viticulteur des Pays de Loire qui « monte à la cave » creusée dans le roc, derrière sa maison troglodytique.

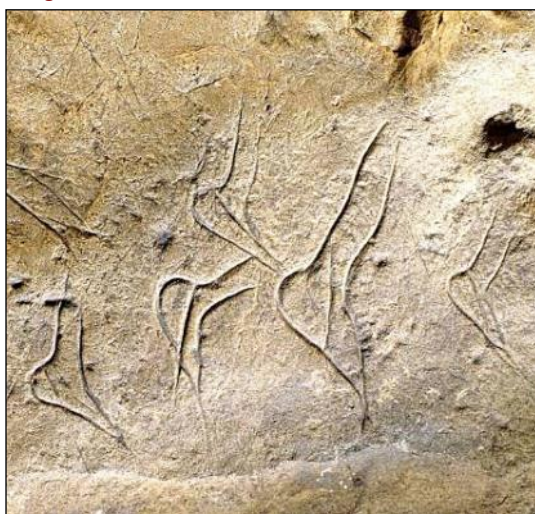
On a parfois parlé d'un hiatus dans la relation entre l'homme et le monde souterrain, à partir des temps historiques et jusqu'aux investigations des naturalistes du XVIII^{ème} siècle, et même, sur une période bien définie, de la « grande peur médiévale » devant la caverne, en relation avec une certaine vision que l'on avait du Moyen Age, considéré un moment comme l'âge des ténèbres et de l'obscurantisme. Rien ne vient confirmer ce hiatus, bien au contraire. Pour ne citer qu'un exemple, on verra plus loin que les métallurgistes tarnais ont été extraire le fer dans les moindres recoins du traouc del Calel, dans la Montagne Noire, entre les X^{ème} et XI^{ème} siècles. On pourrait arguer que les graffiti datés en grottes ne sont pas antérieurs au XVI^{ème} siècle, mais c'était plus que probablement dû à ce qu'une très large couche de la population ne savait ni lire ni écrire ⁽¹⁾, et que les témoignages des fréquentations antérieures se faisaient sous la forme de ces graphes qui nous intriguent tant. De même, tous les fouilleurs en grotte savent très bien que les niveaux préhistoriques sont très souvent précédés de niveaux historiques, offrant monnaies, tessons, menus objets, de l'époque gallo-romaine... à nos jours !



Croix en guise de signatures sur un acte de 1855.

De cette fréquentation ininterrompue, les figurations pariétales peintes ou gravées sont le témoin principal et le plus intéressant. Les plus spectaculaires et les mieux étudiées — sinon les mieux comprises — sont les manifestations du paléolithique, atteignant parfois, mais pas toujours, un degré de perfection artistique incomparable. Toutefois, il faut bien convenir que ces manifestations représentent une exception dans l'art pariétal, la plupart des figurations pendant et après le paléolithique étant des graphes malhabiles, naïfs et souvent indéchiffrables. En ce sens, on a pu parler d'une certaine « dégénérescence », mais cette notion, qui sous-tend un jugement de valeur, ignore au contraire un enrichissement de la faculté d'abstraction et de synthèse, ouvrant la voie au symbolisme qui triomphe désormais dans le monde de la communication graphique, sous le néologisme de « logo ».

Dès le paléolithique, le symbolisme, ou l'art de prendre la partie pour le tout, est présent, comme ici, les femmes de l'abri de la roche de Birol à Lalinde, en Dordogne.



¹ En 1984, soit un an avant la parution de l'édition « papier » de *Survivance de l'art pariétal*, il y avait encore cinq millions d'analphabètes en France (problème évoqué lors du conseil des Ministres du 11 janvier 1984).

À un système d'exécution complexe, réservé à des spécialistes (²), succédait un système — on parlerait aujourd'hui de « décentralisé », ou de « démocratisé » — avec, pour corollaire, un manque de codification, qui l'a empêché d'atteindre la perfection que connaîtra plus tard la héraldique.

Un des aspects déroutant de ce domaine post-paléolithique, est qu'il recouvre des cultures très éloignées les unes des autres et dont l'étude relève, *de facto*, de spécialistes qui n'ont pas pour habitude de communiquer entre eux. Exemple, la grotte-mine du Calel, à Soréze, Tarn, dont on sait maintenant qu'elle a fait l'objet d'une intense exploitation médiévale. A la suite de la visite que nous avons faite sous la houlette de Jean-Paul Calvet, le spécialiste incontesté de la cavité, et de ses doutes sur la nature de l'extraction qui, d'abord jugée être celle de l'argile, nous semblait plutôt être celle de nodules ferreux, nous avons obtenu d'un laboratoire nancéen la confirmation qu'il s'agissait bien d'un minerai de fer potentiel. Devant l'urgence (extension d'une carrière voisine), nous avons contacté le spécialiste local de la métallurgie ancienne, le professeur Claude Domergue, qui officie à l'université de Toulouse-Le Mirail. Or, M. Domergue est spécialisé dans les mines antiques et non dans celles du Moyen Age. Par ailleurs, les médiévistes, au moins à l'époque, n'allaient pas « sous terre », secteur dévolu aux préhistoriens. Il a fallu toute la pugnacité du regretté François Rouzard pour qu'une étude pluridisciplinaire soit entreprise sur le site...

Aux premiers chercheurs comme André Glory et Paul Bellin, il faut ajouter ceux qui, très tôt, se sont intéressés aux abris des grès du massif de Fontainebleau, ainsi que ceux qui, dans la continuité des deux personnalités citées, autour de Philippe Hameau, se sont intéressés au domaine provençal, dans une approche archéologique, historique et ethnique. Plus généralement, l'art rupestre a fait l'objet d'attentions mondiales et a révélé une richesse qui a quelque peu éclipsé les modestes graffiti des grottes françaises.



Gravures de la grotte de Peyort à Cazavet, Ariège. Découvertes par Norbert Casteret en 1933, ses connaissances, tel Camille Julian, historien des Gaules, y voyaient « ... des graffiti de sorcier du bas Moyen-âge ». Le relevé, ci-dessous, essaie de s'affranchir des traits « parasites », dus par exemple à des accidents naturels de la roche et à des frottis récents. Une des impressions est que ce tracé semble créé de proche en proche, selon une logique qui échappe à toute analyse rationnelle, un peu comme si le geste de graver avait plus d'importance que la gravure. En 2014, malgré les recherches, on serait encore moins affirmatif que Camille Julian...

Cependant, les possibilités immenses offertes par le micro-ordinateur et internet, ainsi que la philosophie des travaux de Christophe Gauchon, évoqués plus haut, m'ont amené à revoir ce travail de manière beaucoup plus extensive.

La base est un répertoire des sites, classés par département, quelle que soit leur nature. Ce répertoire est complété par ce que nous appelons des « lieux », soit des regroupements thématiques, qui abordent des sujets ciblés, comme les grottes aménagées pour le tourisme, les carrières, ou encore les spoulgas de la Haute-Ariège.

Comme le domaine souterrain, bien que spécifique, n'est pas « en dehors » des activités humaines, nous abordons également, pour comparaisons, des sites de plein air et des figurations sur les monuments.

Ce qui débouche sur un essai de compréhension des grands thèmes graphiques, les « signes », comme l'arbalète ou la rouelle solaire.



² Il faut toutefois admettre que l'art paléolithique, s'il présente des constantes, comme l'emploi majoritaire d'animaux, est loin d'avoir fourni la preuve de sa « normalisation ». On se rappelle les travaux d'André Leroi-Gourhan sur l'organisation du sanctuaire, organisation au moins infirmée que confirmée par les données de terrain.

Tous ces sites, sauf pour les cas bien documentés, appellent des réponses à la triple question : Qui ? Quand ? Pourquoi ?

Ces réponses existent parfois, mais pas toujours, ou alors, des auteurs plus ou moins prolixes se sont chargés de les donner de manière souvent péremptoire. Nous n'avons pas cru pouvoir aller sur ce terrain, car les éléments objectifs manquent dans bien des cas. Nous nous sommes donc bornés à citer les auteurs qui, à nos yeux, présentent le maximum de garanties de crédibilité. C'est un choix qui peut être discuté, mais il faut bien admettre qu'en dépit de toutes les recherches, une part d'ombre subsistera. La rigueur y gagnera ce que le romantisme y perdra.

Un ensemble hétérogène

À partir des définitions qui précèdent, on conçoit immédiatement que la caractéristique de l'objet de notre recherche va être une grande hétérogénéité. On peut, toutefois, distinguer quatre grands groupes :

- des figurations géométriques simples, complexes et/ou associées (lignes droites, brisées, sinueuses, cercles, pouvant être des figures bien connues par ailleurs, comme les étoiles, les cercles rayonnants), ces formes pouvant évoluer, se combiner et s'imbriquer à l'infini ;
- des figurations quelconques, ensembles de traits sans dispositions particulières, entrelacs, ne pouvant être mises en relation avec quelque chose de connu dans le temps ;
- des figurations réalistes (anthropomorphes, animaux, plantes, objets...) ;
- des textes, mots isolés, monogrammes, lettres, patronymes, dates ;

Tous ces groupes peuvent cohabiter plus ou moins étroitement sur le site, ce qui n'implique pas qu'ils aient automatiquement un rapport entre eux.

En préalable, nous dirons que l'art paléolithique, essentiellement animalier, n'est pas exempt de figurations schématiques, bien au contraire, et peut-être même que l'art qui lui a succédé y puise ses origines ; c'est d'ailleurs la notion même de « survivance ». Les « grilles », « cabanes », « toits », « ponctuations » etc. sont loin d'être rares dans le paléolithique, même si elles n'ont pas fait l'objet d'un intérêt particulier, à cause de leur voisinage prestigieux.

La difficulté de répondre à la fameuse triple question : Qui ? Quand ? Pourquoi ? Tient à ce que les signes les plus commodes à lire sont « de tous les âges et de tous les lieux ». En effet, le cercle rayonnant, ou rouelle solaire, est connu depuis au moins la Tène, figure dans la mythologie de l'Inde, dans l'iconographie chrétienne, et sert toujours de logo à des mouvements politiques, sans parler du swastika, ou croix gammée, d'origine protohistorique, sculpté au fronton de bien des meubles pyrénéens, et pris comme symbole par les Nazis. Enfin, l'étoile à 5 ou 6 branches reste le symbole le plus utilisé par de nombreuses collectivités et nations.



Manifestation du G.U.D., mouvement d'Extrême-Droite étudiant.

C'est pourquoi il faut se méfier des rapprochements entre cultures différentes et, à l'intérieur d'une même culture, entre périodes différentes. D'autant que, dans le cas qui nous préoccupe, l'homogénéité des supports et le peu de variétés dans les méthodes de tracé entraîne une sorte de « normalisation » trompeuse. On sera donc amenés à poser un certain nombre de postulats :

- un même signe n'a pas forcément la même signification dans le temps, dans l'espace, ou encore pour deux collectivités voisines et contemporaines ;
- tous les signes d'un même site ne sont pas forcément

contemporains ;

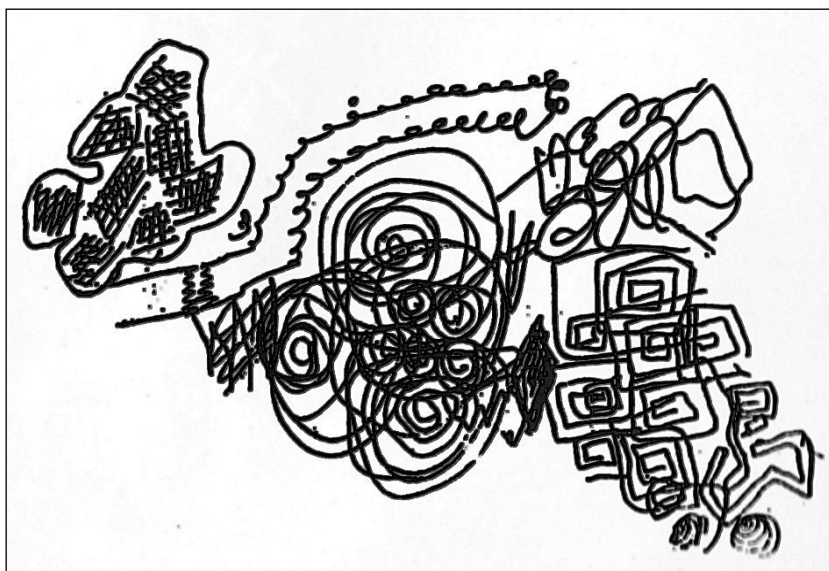
- un signe n'a pas forcément l'âge du support ;

- un signe recoupé par un autre est forcément plus ancien que ce dernier, mais rien ne préjuge de l'espace de temps écoulé entre la réalisation des deux signes ;

- tout vestige, ou mobilier, trouvé à proximité d'un signe, n'est pas obligatoirement en relation avec celui-ci ;

- l'état (fraîcheur, patine...) n'a aucun rapport éventuel avec l'âge du signe.

Nous nous sommes longtemps demandé, devant la contemplation de certaines œuvres apparemment indéchiffrables... s'il y avait quelque chose à déchiffrer, en somme si, parfois, le fait de tracer n'était pas plus important que ce que l'on trace. Le cas de la grotte de Peyrot, Ariège, évoqué plus haut, serait significatif à cet égard, mais bien d'autres exemples existent. Nous présentons ci-dessous un « gribouillis » exécuté en pleine réunion du conseil d'administration de la fédération française de spéléologie par un conseiller dont nous ne retiendrons pas le nom, en marge de ses notes. On y voit des traits qui se sont petit à petit juxtaposés, semblant s'organiser en « familles ».



Ceci se rencontre aussi dans les tags et autres graffes, comme si « le signe attirait le signe ». Peut-être que, dans des cas comme Peyort, l'essentiel n'était-il pas de faire croire à d'autres, à une collectivité, que l'on possédait une « science », donc un pouvoir ? ⁽³⁾

Bien plus, et là on rejoint l'art pariétal paléolithique, l'emplacement du signe devient aussi (plus ?) important que sa signification, d'où des superpositions qui, répétées, rendent le tout illisible. L'emplacement du ou des signes n'est certainement pas fortuit. Dans la grotte de Santo Eulasio, Ariège, par exemple, sur des milliers de mètres carrés de paroi, trois seulement portent des gravures.

Il ne faut pas être grand clerc pour affirmer qu'il y a autant de motivations que d'artistes, et que ces motivations, dans la plupart des cas, ne sous-tendent pas des préoccupations hautement métaphysiques.

Le lecteur aura compris que la somme des interrogations posées par notre sujet dépasse, et de loin, celle des certitudes. Nous avons rarement fait état des affirmations des auteurs qui, trop souvent, nous ont semblé erronées ou sujettes à caution, dans la mesure où ils ne sont pas des spécialistes, d'autant que certaines affirmations ne font force de loi que parce qu'elles sont « repompées » à plaisir dans le net, sans souci de simple vérification ou de critique. Il est un peu décourageant de constater que, en dépit de publications argumentées, les mêmes erreurs résurgent à intervalles réguliers. On touche là à un phénomène paradoxal : la recherche archéologique et historique abonde de questions passionnantes, mais ce ne sont pas ces questions qui intéressent l'amateur de « mystères », plus attiré par des élucubrations sans fondements servies par des imaginations qui pourraient être mieux utilisées ailleurs.

³ Peut-être rejoint-on ici ce qu'on appelle l'écriture « automatique » qui relève du subconscient ?